

XYZ. La revue de la nouvelle

La fille éternelle

Catherine Leroux



Numéro 129, printemps 2017

Contes de fées : des mondes désenchantés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, C. (2017). La fille éternelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 7–11.

La fille éternelle

Catherine Leroux

J'AI LE NEZ, j'ai les cheveux, j'ai les souliers : je suis drôle. Je suis drôle : je suis leur prince.

Mon stéthoscope s'emmêle, ils rigolent. L'abaisse-langue reste coincé dans ma bouche, ils s'esclaffent. L'aiguille de ma seringue ramollit comme un ver de terre, ils se tapent les cuisses. Ça fait un bruit bizarre, des claques sur des jambes d'enfants si maigres. Mais ils sont joyeux. Le gros bonbon bariolé que je suis leur fait oublier leurs bobos.

Avec les vieux, c'est l'honnêteté qui marche. Je ris de leurs rides, de leurs cannes et de leurs dentiers qui marinent dans des verres turquoise. Je me moque de moi-même, de mes bourrelets. Parfois, leurs petites-filles leur rendent visite. Elles me regardent avec des airs curieux et dédaigneux. Je ne sais pas ce qui me terrifie le plus entre leur mépris et leur intérêt.

Je n'ai pas demandé à devenir thérapeutique ; je n'ai même pas demandé à devenir clown. C'est monsieur Durant qui m'a embarqué là-dedans. « Vous aimez ça, faire le comique, Augustin ? Eh bien, vous continuerez à l'hôpital. Vous allez voir que, des fois, il n'y a rien de drôle. » Il m'a jeté la perruque, un paquet de poils pubiens rouge sang qu'il devait garder dans son tiroir dans l'attente de pouvoir humilier un élève avec. J'ai enfoncé le truc sur ma tête en poussant un ricanement de cheval. Tout le monde s'est bidonné. Les filles aussi. J'ai rougi et j'ai pensé à tout ce qu'un maquillage pouvait cacher.

Parce qu'il fait tout ce que je fais, Léo m'a suivi. De toute façon, tous les élèves devaient choisir un projet de bénévolat pour le cours d'éthique. C'était ça ou faire la lecture aux aveugles, et Léo considère que les livres puent. Il s'est trouvé une belle moumoute verte. Mais sur lui, le costume criard n'est pas tellement comique. On ne voit que la croûte de blanc qui fendille sur son visage, la forme maniaque de son 7

sourire. Léo est le clown psychopathe, le genre de personnage dont on fait les meilleurs cauchemars.

Les malades le fuient. Il passe tout son temps planqué dans les salles de rangement à niaiser avec des spéculums. Moi, je me cache seulement quand je croise des filles. Heureusement, il y en a beaucoup moins qu'à l'école. Les filles de mon âge ont une bonne santé — à part les anorexiques qui sont dans un autre pavillon et ne reçoivent pas de clowns.

Il y a un mois, j'ai perdu Léo. C'était lui qui devait me ramener sur Lorraine, son scooter. Je l'ai cherché partout, mais il n'était pas dans ses cachettes habituelles, et aucun des patients ne semblait terrifié. J'en ai déduit qu'il s'était aventuré aux autres étages.

Au deuxième, il n'y avait que des accompagnants spirituels et des quinquagénaires en larmes. Au troisième, des leucémiques en isolation, puis, au bout du corridor, une porte condamnée. « Bingo », me suis-je dit en approchant de la vitre placardée de vieux papier journal. C'était la page des petites annonces. On y proposait des chevaux à vendre. Je ne pense pas l'avoir poussé, pourtant le battant s'est ouvert. Comme par enchantement.

De l'autre côté, le silence était total. Les corridors étaient aussi encombrés que dans le reste de l'hôpital, mais on aurait dit que les civières dataient du Moyen Âge. L'endroit avait l'air complètement abandonné.

C'est pourquoi j'ai failli hurler quand j'ai aperçu une femme au poste des employés. Elle portait une robe blanche et une sorte de chapeau à croix rouge, comme un déguisement d'infirmière sexy, sauf que celle qui était dedans devait avoir autour de cent soixante ans. J'ai même pensé qu'elle était morte, mais en m'approchant, j'ai vu qu'elle respirait. Je suis resté trois minutes à fixer son visage accoté sur son épaule rachitique. Je commençais à trouver ça louche. Puis j'ai aperçu les pieds. Deux pieds avec des souliers noirs qui dépassaient de la porte entrebâillée de la chambre.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour entrer, pour poser les
8 yeux sur le corps étendu par terre, les bas de nylon beiges,

l'uniforme jauni. Cette infirmière-là était plus vieille que l'autre, si c'était possible, et elle ronflait la bouche ouverte. Mais je ne suis pas resté longtemps à l'examiner. Parce que, dans cette chambre, il y avait quelque chose d'encore plus incompréhensible. Une fille.

Elle était couchée sous un drap qui paraissait presque vivant. Elle dormait d'un sommeil différent de celui des deux vieilles, un sommeil lumineux. Sa robe était faite de labyrinthes blancs. Ses bras éclairaient la pièce. Ses yeux ressemblaient à des agates enfouies dans le sable. Elle respirait comme une reine.

J'ai pensé à toutes les filles que je connaissais, qui bougeaient, parlaient, jugeaient sans arrêt. Toutes les filles que je mourais d'envie de caresser et celle-là, immobile devant moi. Je ne l'ai pas touchée. J'ai enjambé la vieille et je me suis sauvé. Dehors, Lorraine était partie. Je suis rentré à pied.

Je n'ai rien raconté à Léo, rien dit à personne. Toute la semaine, j'ai pensé juste à elle. À la maison, je dormais dans mon costume, comme pour être plus près d'elle. À l'école, les filles potinaient et remplaçaient leurs cheveux. Leur peau n'était pas lumineuse, et leurs yeux n'étaient pas fermés. J'étais triste sans savoir pourquoi ; je regrettais toute ma vie.

Le vendredi suivant, je n'ai fait rire personne. Les enfants se recroquevillaient dans leur lit en me voyant, les vieux regardaient par la fenêtre. Les médecins me dévisageaient en fronçant les sourcils. C'est fou tout ce qu'un maquillage ne peut pas cacher. J'ai fait ma ronde comme d'habitude, mais mes grands pieds me tiraient vers le troisième étage.

À deux heures, Léo s'est évanoui devant une plaie de lit, et sa mère a dû venir le chercher. Je suis resté à me tourner les pouces dans la salle du personnel, à imaginer des excuses pour retourner au troisième, à inventorier des raisons de ne pas y aller. Finalement, un docteur a lancé un appel, cinq employés se sont précipités, et je me suis faufilé dans l'ascenseur.

À mon arrivée dans l'aile interdite, mon sang s'est arrêté. Non seulement tout était comme la dernière fois, mais tout 9

était *exactement* comme la dernière fois. L'infirmière qui bavait sur sa chaise avait la tête au même endroit. Les jambes de l'autre étaient repliées sous le même angle sur le plancher. Et la fille, la fille respirait toujours comme si l'air était de la lumière, comme si la clarté était son royaume. C'était la plus belle du monde, et on aurait dit qu'elle avait été déposée là pour que je la trouve.

Je suis resté un temps incalculable à la regarder, de la droite, de la gauche, debout puis assis sur une petite chaise qui craquait de partout. Quand le soir s'est approché, je me suis levé doucement. Je ne savais plus comment sortir de la chambre. Je me suis mis à faire les cent pas. Mon pantalon bouffant s'est accroché quelque part, et une pile de papiers s'est répandue au sol. Je me suis penché pour les ramasser. C'était un dossier médical.

Elle s'appelait Roxanne Labelle. Selon le formulaire, elle venait d'avoir quinze ans, comme moi. Pourtant, j'avais l'impression d'être un enfant à côté d'elle. Le dossier ne parlait pas de sa maladie, sauf pour mentionner une piqûre qui aurait provoqué des complications. Je n'y comprenais rien. J'allais reposer les documents sur la table, mais mon regard s'est accroché au coin de la page, là où la date était inscrite. Incrédule, je l'ai répétée à voix haute : « Le 3 mars 1916. »

Aussitôt, j'ai senti un courant électrique me traverser le corps. Dans le lit, celui de la fille s'est mis à grelotter, puis à trembler de plus en plus fort, à rebondir sur le matelas. Quand ses yeux se sont ouverts, ils étaient déjà rivés sur moi, comme si sous ses paupières elle m'avait fixé depuis la première fois. Ses traits étaient devenus tranchants. Elle avait l'air affamée. J'ai voulu reculer, mais quelque chose m'a poussé vers elle, et je l'ai prise par les bras. Ses spasmes se sont arrêtés. Elle a posé ses mains sur mes épaules. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés comme ça, immobiles, en équilibre. Roxanne et moi.

Puis, sans prévenir, son visage a aspiré le mien. On aurait dit qu'elle m'avait avalé et qu'elle était entrée en moi en même temps. Je ne voyais plus rien. J'ai senti mon sexe

reculer, s'éloigner de moi comme si elle me l'enlevait, j'ai senti ses doigts, ses langues, ses cheveux me fouiller de partout, de force. Elle me faisait mal de mille façons différentes et je ne pouvais ni crier ni bouger, encore moins me défaire de son emprise. Elle me dévorait de l'intérieur et de l'extérieur.

Au bout d'une éternité, cent ans sans pouvoir me replier, respirer, reprendre possession de ma peau, de mes membres et de mes orifices, ça s'est arrêté. L'obscurité s'est levée. Roxanne était assise sur son lit, pâle, essoufflée. Elle ne me regardait plus. Lentement, le sang est revenu dans mes jambes. J'ai cru entendre les deux infirmières préhistoriques placoter, comme si de rien n'était. Je suis parti. Je suis rentré à pied.

Depuis ce jour-là, la télévision et les journaux n'en ont que pour elle, Roxanne Labelle, la fille éternelle, l'adolescente revenue de la mort. Certains parlent d'un miracle, d'autres, d'un canular, mais tout le monde s'accorde pour louer sa beauté, son intelligence, sa grâce, sa vertu... Moi, écrasé dans mon lit, incapable de bouger, de manger, de nettoyer ce maudit maquillage qui tache tout, je ne fais plus rire personne. Il n'y a rien de drôle.